Au début j'avais mal compris, j'ai cru qu'elle s'appelait Irma, elle aussi, et je gloussais en mon for intérieur à l'idée de la confusion que cela ne manquerait pas de susciter ; mais maintenant que ce malentendu est levé, il s'avère, et je m'en

Mikko Rimminen

Sondage au pif

roman traduit du finnois par Sébastien Cagnoli

réjouis, que je suis la seule Irma ici présente, et qu'elle s'appelle Irja, elle – il n'a pas encore été question d'Arja, à ce moment-là. Elle est assise là, face à moi. Autour de sa bouche rayonnent des rides…

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

“LETTRES SCANDINAVES”

série dirigée par Hege Roel-Rousson

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Irma, une quadragénaire défraîchie restée trop longtemps murée dans la solitude, se fait passer pour une enquêtrice et s’introduit dans l’intimité des habitants d’une petite ville de la grande banlieue de Helsinki. Se laissant porter par le rythme – souvent imprévisible – de ses pas, elle se retrouve confrontée à un effet de boule de neige qui semble échapper à tout contrôle. Elle doit faire preuve de plus en plus d’imagination et de talent d’improvisation afin de se dépêtrer des situations absurdes dans lesquelles son métier improvisé l’a projetée.

Avec ce livre d’une mélancolie en demi-teinte doublée d’une drôlerie cocasse qui touche en plein coeur, Mikko Rimminen nous offre un récit d’une incroyable tendresse sur le thème de la solitude et de l’amour du prochain. En restituant avec une grande maîtrise la spontanéité et le délicieux franc-parler de la narratrice, il crée une prose impressionniste d’une très grande originalité qui lui a valu l’attribution du prix Finlandia en 2010.

Extrait de la publication

MIKKO RIMMINEN

Mikko Rimminen est né en 1975. Il a débuté en tant que poète et compte aujourd'hui parmi les plus grandes voix de la littérature finlandaise. Sondage au pif*, paru en 2010 en Finlande, a été récompensé par la plus prestigieuse distinction littéraire finlandaise.*

Titre original :
Nenäpäivä
Éditeur original :
Teos, Helsinki
© Mikko Rimminen, 2010
publié avec l'accord de Stilton Literary Agency, Finlande
et Literary Agency Wandel Cruse, Paris.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-01740-8

Extrait de la publication

MIKKO RIMMINEN

Sondage au pif

roman traduit du finnois
par Sébastien Cagnoli

ACTES SUD

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au début j'avais mal compris, j'ai cru qu'elle s'appelait Irma, elle aussi, et je gloussais en mon for intérieur à l'idée de la confusion que cela ne manquerait pas de susciter ; mais maintenant que ce malentendu est levé, il s'avère, et je m'en réjouis, que je suis la seule Irma ici présente, et qu'elle s'appelle Irja, elle – il n'a pas encore été question d'Arja, à ce moment-là.

Elle est assise là, face à moi. Autour de sa bouche rayonnent des rides de rire et, autour de sa tête, se trouvent des horloges en bois flotté et une cuisine. Voilà qui me semble pas mal, comme forme d'existence.

Sur la table, il y a du café et de la brioche, la version supermarché dont on ne peut s'empêcher de se demander quel poison lui a été inoculé pour qu'elle soit dotée du pouvoir de l'humidité éternelle. Les horloges derrière la tête d'Irja, elles mènent une vie déréglée, il y en a beaucoup, peut-être une quinzaine, j'écoute leur multi-tic-tac, je me laisse aller à contempler l'érable du jardin resplendissant dans sa livrée d'automne et à m'interroger sur l'utilité qu'une telle quantité d'horloges peut présenter dans la vie. Doit-on passer son temps à les remettre à l'heure ? Arrive-t-il un certain moment où on perd

ses nerfs ? Et quelle est la goutte d'eau qui fait que le vase déborde et qu'on les laisse tourner comme ça leur chante ?

Ils ont un chouette petit nid douillet à Kerava, les Jokipaltio. La matinée s'écoule, grise et plutôt morose, du moins pour la femme au foyer qu'est Irja, apparemment, à en juger par ses paroles, entre autres signes ; le mari est au travail – au garage *Jormakka*, à Korso –, la fille au collège, et le fils bachote dur, j'en prendrai note consciencieusement sur le chemin du retour.

Mais c'est un endroit sympa, oui. Il y a ces horloges en bois, toutes sortes de bibelots, genre tulipe de bois, éléphant en verre, bouteille de cognac en forme de tour Eiffel, coquillages, pierres précieuses, ainsi qu'une plante verte qui fait manifestement l'objet de soins attentionnés, je parierais même qu'on lui parle ; rien d'exubérant, tout cela dit plutôt qu'on ne roule pas sur l'or mais qu'une personne ordinaire, elle aussi, peut avoir son petit confort. C'est partout propre et net, ça sent bon – simplement le propre, pas ce relent de détergent qui vous agresse dans certains domiciles et paraît vite suspect. L'espace a l'air parfaitement adapté à une famille de leur taille.

Elle aussi, elle est sympa, Irja. On peut rester assises en silence, on n'est pas obligées de parler tout le temps, on regarde dehors, le jardin où, sous les arbres bigarrés, se tortillent des enfants vêtus de salopettes de toutes les couleurs tels des serpents de mer dans un documentaire animalier, après quoi on se remet à parler le plus naturellement du monde, Ah là là, Tu te rappelles ? Ah ça oui, C'était le bon temps ça, Et comment, Encore que ces temps-là dans le fond on ne les regrette pas, Non, Les salopettes imperméables

et tout, Dis donc oui, Donc oui, Quoi ? C'était une blague, Ah, Oui bon elle devait être mauvaise, Non c'est moi j'avais pas compris.

"D'abord on devient fou d'inquiétude quand ils se cognent la tête contre les meubles et après, on a toujours peur qu'ils se fassent frapper par les autres, dit Irja. On n'a jamais fini de se faire du souci.

— Non", dis-je, bien que mon énergique signe de tête fût amplement suffisant.

Mais le plus important, en l'occurrence, c'est qu'on se pose des questions, qu'on réponde quand on le sent, qu'on soit assises ensemble, qu'on boive du café. C'était accidentel en fait, toute cette affaire, à l'origine, j'étais partie à Kerava pour y récupérer un monstera, il y avait quelqu'un qui cédait ses plantes vertes pour cause de déménagement, j'étais tombée sur une annonce à ce sujet sur le mur de la halle de Hakaniemi, je ne sais pourquoi là-bas, si loin, et maintenant je serais bien incapable de dire ce qui m'a pris d'aller jusqu'à Kerava chercher cette plante, mais quand c'est gratuit, alors forcément le trajet ne paraît pas si extraordinaire. Et le résultat, en définitive, c'est que j'ai sonné à une porte dans le mauvais escalier, voire, carrément, dans le mauvais immeuble, *Jokipaltio*, d'une certaine manière ça m'a semblé bon – et ça me le semble toujours, à cette table, même si la première tasse m'a suffi à comprendre que je ne trouverai pas là le moindre monstera.

Et je ne sais pas ce que ça a de si sympa, là, tout à coup, mais c'est sympa, oui, d'être assise avec Irja, de bavarder, jaspiner ou je ne sais quoi. Même le multitic-tac des horloges, il me fait quelque chose, maintenant que j'ai de la compagnie avec qui bavarder, car je bavarde, de tout et n'importe quoi, et puis je finis

Extrait de la publication

par poser mes questions, ça sort tout seul quand il y a besoin. Mon fils il dit toujours “Toi tu sais causer”. Il dit ça juste avant de partir.

Il faut bien trouver un prétexte à mon intrusion, il est bien trop embarrassant de reconnaître ses erreurs. Alors me voilà en train de griffonner des notes sur les pages blanches à la fin de mon agenda et de marmotter quelque chose de confus sur les enquêtes, les sondages, les études de marché et autres. Et quand finalement je me rends compte qu’Irja, qui était en train de resservir du café, elle s’est subitement figée derrière moi et qu’elle me lorgne avec une sorte de curiosité méfiante, quoique empreinte d’une certaine bonhomie, je sens mon visage rougir illico jusqu’au front. Ne trouvant aucun subterfuge, je tente de fixer mon regard sur une assiette en porcelaine Arabia accrochée au-dessus de la hotte, dont je ne peux m’empêcher de penser qu’elle est placée à cet endroit ramasse-graisse pour la seule raison qu’il faut certainement l’y nettoyer deux fois par jour. Comme cet expédient ne semble pas plus efficace pour apaiser mon visage rougeoyant, je montre soudain la fenêtre en m’écriant :

“Hé ! Cet enfant avale du sable !”

Et me voici à la porte en train de maugréer contre mon premier jour de travail et d’alléguer que j’ai oublié les bons papiers chez moi, ou au bureau, ou là où j’ai bien pu les oublier.

La porte se referme avec un clic net. À l’intérieur, Irja continue de boire son café, qui provoque déjà dans mes mains de notables tremblements mais qu’aucune de nous deux ne pouvait ne pas boire. Je dévale l’escalier en flottant tel le fantôme de l’Opéra, en proie à une gaieté singulière teintée de culpabilité.

Extrait de la publication

Dans le hall de l'immeuble, je prends le risque de faire une halte, le front appuyé contre la fraîcheur automnale de la vitre. Dehors, des feuilles colorées tachettent le parking.

"Tout va comme vous voulez ? entends-je soudain derrière moi.

— Bien sûr", réponds-je avant même de faire volte-face vers mon interlocuteur. Je voulais dire cela en insufflant une bouffée de bonne humeur dans mes paroles, mais je me rends compte, en m'entendant, que j'ai l'air d'une vieille acariâtre. Et maintenant que j'ai tourné la tête avec une mine sans doute un peu apeurée, je ne vois rien ni personne, jusqu'à ce que je baisse le regard. Là, se tient un garçon de peut-être treize ans dont la figure boutonneuse, plus ou moins sanguine, évoque une orange de Noël piquée de clous de girofle. En fin de compte, le visage du petit bout d'homme et l'expression qui s'y est imprimée laissent penser qu'on a dû lui faire manger trop de carottes et lui inculquer à moultes reprises, peut-être en vain, qu'il faut être poli avec les grandes personnes.

"Ah-bon-alors-ça-va, embraye-t-il avant de disparaître au galop dans les étages.

— C'est agréable que la jeunesse sache encore vouvoyer, de nos jours !" beuglé-je derrière lui d'une voix inutilement forte et qui de nouveau sonne complètement faux. Mon propre cri me fait sursauter. Les derniers mètres jusqu'au jardin, je les enfile aussi vite que j'ose, avec dans les bras, les jambes et les dents ce picotement caractéristique, bien connu depuis les farces de l'enfance, mêlé de joie et de panique.

Dans le jardin, le soleil rasant tape droit dans les yeux, et pendant un moment je suis atteinte d'une

cécité totale. Sur le chemin de l'arrêt de bus, je dis deux fois bonjour : d'abord à un tronc de pin, puis à un parfait inconnu. L'automne s'infiltre dans mes poumons comme une substance bleue et pétillante.

Extrait de la publication

Quelques jours d'automne s'écoulent, d'une couleur de pâte feuilletée, pendant lesquels je ne fais strictement rien d'autre que cultiver des pensées un tantinet floconneuses. Tels sont, à n'en pas douter, les jours des gens heureux, je me dis, ou du moins contents, ou ordinaires, normaux, moyennement confiants, que sais-je. Ceux dont la vie a plus ou moins de sens.

Ce bonheur n'a rien de débordant, bien sûr, il est juste léger et, je dirais, diffus. Il n'y a rien qui me change de mes habitudes. Je me réveille, vais au marché de Hakaniemi, prends un café sur la place, rentre chez moi, fais la cuisine, mange, feuillette le journal, fais la lessive, vais me promener à Linnunlaulu, végète un moment devant la télé, me prépare pour le dodo. Dans les magasins et les cafés, je ne parle guère. Ce n'est pas la conversation qui manque, mais je ne suis pas en condition, je n'éprouve même pas le besoin d'essayer, de me demander, assise dans un coin du stand de café, s'il serait de bon ton d'aller tenir à la patronne quelques propos pertinents sur le temps qu'il fait.

Je me consacre donc essentiellement à me promener et à m'asseoir, à contempler ce qui m'entoure,

Extrait de la publication

tout et n'importe quoi : les piétons et leurs fardeaux aux formes diverses et variées, le clodo habituel qui tous les jours veut aller voir sa mère et qui tous les jours a besoin qu'un passant lui donne de l'argent pour le bus ; le gigantesque poissonnier écarlate qui prend les devants pour marchander si jamais le client n'en voit pas l'intérêt ; le teint gentiment luisant de la dame du café et le poireau sur son nez ; la femme flétrie de l'éventaire de fleurs qui confectionne des bouquets avec une habileté remarquable malgré sa main droite mutilée au majeur et à l'annulaire. Parfois, je me laisse aller à contempler les mouettes et les moineaux, dont l'invariable indifférence réussit à retenir l'attention un temps étonnamment long, un peu comme on laisserait traîner un regard négligent sur une futile émission de fin de soirée, une compétition de sport automobile ou des clips vidéo. Il suffit que ça rebondisse et que ça virevolte, que ça bouge.

Je passe dix bonnes minutes à observer un chewing-gum écrasé sur un pavé, noirci sous les pas, et à me demander depuis combien d'années il attend là de se faire racler. Je ne peux pas m'empêcher de l'en détacher. Je commence à le décoller avec une cuillère en plastique, puis, mon outil s'étant brisé, je continue avec une clef. Une fois que j'ai enfin arraché la crachouille, je la jette dans une poubelle.

Puis je rentre chez moi. J'ai acheté du foie de poulet, il me reste des pommes de terre, ainsi que des ingrédients pour la sauce, de la crème et des oignons, pas besoin de grand-chose d'autre pour assaisonner le foie, j'ai déjà une faim de loup, et une soif non moindre, le café ne s'est pas avéré hydratant, et d'ailleurs, j'ai décampé fissa après ma fameuse opération de tripatouillage de chewing-gum. Je longe le quai

Extrait de la publication

de la Caisse-d'Épargne en direction de la pointe et donc de chez moi, quand soudain je me sens friable et dois m'asseoir sur un banc. La mer a l'air grasse, un peu crémeuse, et le ciel s'y réfléchit. Du seul nuage qui moutonne à la surface surgit un canard, comme si c'étaient les cieux floconneux qui donnaient ainsi naissance à cet oiseau aquatique, parfaitement indifférent, du reste, au miracle de sa création.

"Tout-va-comme-vous-voulez ?" s'enquiert quelqu'un.

Je lève les yeux du sable, me rendant compte par la même occasion que j'étais depuis un long moment absorbée dans l'examen de la gamme énigmatique de ses motifs afin de détourner mes pensées de mon passage à vide. Devant moi se tiennent deux adolescentes maquillées à l'excès et habillées à la légère, qui me laissent l'impression globale d'une forme rose insensée se dessinant sur la surface calme de la mer.

Je patauge un instant, incapable de dire quoi que ce soit. Je suis à deux doigts de laisser éclater ma stupéfaction face à la politesse douteusement exacerbée de la jeunesse d'aujourd'hui, mais en fin de compte rien ne sort : il est parfois impossible d'acheminer jusqu'à ses lèvres l'écume qui bouillonne dans sa tête. Je réussis tout de même à souffler et à dire oui. J'ai envie d'ajouter un merci, mais les sons se dessèchent au fond de mon gosier.

Elles s'assoient toutes deux sur ce même banc, à côté de moi, jettent une jambe par-dessus leur genou et donnent libre cours à leur jeunesse pétillante. La première explique à l'autre quelque chose d'embrouillé au sujet d'un certain Max et d'autres personnes affublées de surnoms inconcevables, Non mais j'hallucine, Tu m'étonnes, Et alors tu sais quoi ?

Extrait de la publication

Non quoi ? Ben alors i'm'fait "moi j'en ai des vachement bien", Non sérieux, Alors moi j'étais là "hein", Sans déconner, Et puis j'ai l'khôl qui a coulé, Oh non, Sérieux. Pelotonnée au bout du banc, j'écoute un temps mais je ne tarde pas à m'engourdir, comme si je glissais dans un brouillard sans pensée. Je me réintègre brusquement au milieu de tout ce caquetage, dans un silence écorché, et tourne la tête aussi prudemment que je le puis. Les filles sont assises dans la même position, mais à présent elles regardent l'eau avec un air rêveur, comme deux petites vieilles.

Puis la plus proche pivote vers moi, sourit et forme entre ses lèvres rose vif quatre gentils mots ronds comme une série de bulles de chewing-gum :

"Il fait beau, aujourd'hui."

Ce sont des jeunes filles bien élevées ça, si l'on met de côté l'abondance de mots dont celui de Cambronne n'est pas le plus gros – enfin, il faut croire qu'on peut l'appeler "merde" sans détour, même aux heures de grande écoute. Je me demande ce que je pourrais proférer de descriptif, voire, pourquoi pas, de fraternel, sur le temps qu'il fait.

Je parviens à dire que oui.

Les filles me regardent un instant, dans l'expectative. Comme elles constatent que je ne me révélerai pas plus loquace que ça, l'autre, celle qui est assise plus loin, poursuit dans le même registre :

"On croirait pas du tout qu'c'est d'jà l'automne.

— Non", repars-je si vite que je me fais peur. Mais alors, ne trouvant plus rien à ajouter, je me frotte les mains l'une contre l'autre. Dans la clarté directe du soleil, elles paraissent presque transparentes, mes mains, comme de petites poches de liquide brillantes dans lesquelles flottent des veines noueuses

et de minces bouts d'os. Les filles, cependant, ne se laissent pas démonter : la plus proche nasille un "nous on est en pause" avant de porter un regard rêveur sur la baie d'Eläintarha. Elle ajoute :

"C'est chouette quand c'est la pause.

— Un peu comme si on profitait encore de l'été", renchérit l'autre. Puis, jetant un œil par-derrière sa copine, elle me regarde en face et me demande : "Et vous, vous êtes genre en vacances ou déjà à la retraite ou quoi ?"

Je lorgne son œil le plus proche, autour duquel s'étire du mascara grumeleux et granuleux en forme d'épines. Derrière sa tête, de l'autre côté de la baie, un train à grande vitesse quitte la ville en rampant lentement, on dirait qu'il s'engouffre dans son oreille gauche pour ressortir par la droite. Enfin, je dis :

"Non.

— OK, sigle la plus proche en étirant le mot comme s'il était élastique.

— Ou plutôt…", commencé-je alors, parce que j'ai soudain l'impression que j'ai pu sembler rude et amère. Mais je ne trouve pas de suite. Au bout de deux secondes beaucoup trop longues, je dois me forcer à ajouter : "En réalité, je travaille pour ainsi dire à mi-temps.

— Si c'est pas du luxe, ça", dit l'ado assise au bout du banc, d'une voix dénotant une admiration sincère. Elles sourient toutes deux.

Comme ce sourire n'en finit pas, je commence à m'impatienter. Je tripote mon sac avec une ostentation énergique et bruissante, palpe le sachet de foie de poulet qui me glisse entre les doigts, tâte le porte-monnaie, le téléphone et l'agenda, puis je sors des papiers sur mes genoux pour les feuilleter

Extrait de la publication

fiévreusement, j'en ai imprimé une liasse deux jours plus tôt. Je fronce le front d'une façon qui se veut pensive. Je me lèche un doigt et tourne la page, je jette un coup d'œil aux filles et parviens encore à esquisser un sourire ; elles acquiescent d'un hochement de tête simultané comme si elles étaient actionnées par des fils.

Quoi qu'il en soit, nous nous comprenons : des papiers importants, du vrai travail. Et un brin de luxe.

Je retourne à mes bruissements. À mon côté se ranime le bavardage nasal passionné. Le vent disperse des ordures dans nos jambes ; sur les hauteurs de Kallio pin-ponne une voiture de pompiers, qui va distordre ses lamentations dans le lointain. À la terrasse de Juttutupa, l'été bénéficie de prolongations, un pochetron beugle "darla dirladada" avec des paroles indécemment revisitées. Derrière, sur la chaussée du quai de la Caisse-d'Épargne, une voix masculine souhaite à quelqu'un une bonne continuation, après quoi tout est scellé par un claquement de portière irrévocable.

Bientôt je n'entends plus rien. Je fixe du regard les papiers, puis les brasse avec frénésie. Une certitude désagréable commence à se répandre de ma poitrine jusqu'aux orteils et au bout des doigts, comme si mon cœur pompait soudain de l'essence glacée.

Je commence à comprendre à quel point mes questions étaient confuses, à Kerava. Elles touchaient surtout aux affaires domestiques, ce qui est bien sûr un thème tout à fait convenable pour commencer ; mais elles étaient plutôt tirées par les cheveux, du genre *Mangez-vous du yaourt ?* ou *Combien de fois par semaine allez-vous au sauna ?* et bien sûr

Extrait de la publication

elle répondait “une fois”, Irja, comme la plupart des gens. Mais les nouvelles questions, que j’ai à présent sous les yeux, me paraissent autrement plus crédibles. *Chez combien d’opérateurs téléphoniques votre famille a-t-elle des abonnements ? Qui est décisionnaire dans votre foyer en ce qui concerne l’achat de matériel d’entretien ? Fréquentez-vous plutôt l’épicerie de quartier ou l’hypermarché ?* Et plus il y a de choix dans les réponses, plus la question est plausible.

Une chose est sûre, en fin de compte, c’est que je commence à avoir honte de mes propres questions. J’ai la tête qui surchauffe. Et lorsque j’entends à côté de moi un murmure de textile en partance, un tintement de bijoux en toc et quelque chose comme “allez salut” et autres “bonne fin de journée”, je réussis à répondre d’un hochement de tête distrait, d’un drôle de grincement de gorge et d’une tentative de sourire qui ressemble sans doute davantage à une grimace pleine de dents, comme les risettes qu’arborent les Américains de base quand ils se retrouvent devant un objectif. Vu qu’on leur enseigne dès la maternelle qu’il faut exhiber ses dents quand on se fait tirer le portrait.

Lorsque les filles disparaissent derrière les buissons, je remballuchonne les papiers dans mon sac et je pose mon regard sur la surface statique du fond de la baie, où plonge un guano blanc. En s’étalant lentement sur l’eau, il me fait penser à un œuf que l’on casse dans une poêle.

Extrait de la publication